Michel LEQUENNE

Lecture du premier volume des Œuvres de Trotsky

Les *Œuvres* de Trotsky[1] dont le premier volume est paru cet été, et dont le second vient de paraître en septembre, feront date dans les publications de ses écrits en français. Jusqu'ici sont parus en notre langue presque tous les grands ouvrages. Ceux qui ne sont pas disponibles en librairie vont reparaître (le *Staline* par exemple). D'autre part, on dispose de nombreux recueils d'articles ou d'études par thèmes, malheureusement pas tous excellents et exhaustifs. Les *Œuvres* sont autre chose qui vont constituer comme un tissu entre tous les écrits dispersés. C'est un Trotsky quasi quotidien qu'ils nous livrent, aussi complet que le permet la clôture, pour encore quelques années, des archives de Harvard. Et ce travail que l'on doit à l'Institut Léon Trotsky[2] est non seulement du plus haut intérêt politique, éclairant, précisant les combats du Vieux dans la logique de leur continuité, et jusque dans leur limite fournie par la bousculade des événements ne laissant au grand lutteur que peu de temps pour se retourner et rendre les coups à droite et à gauche, c'est bien davantage encore : une leçon d'activité révolutionnaire, de méthode, d'acharnement contre tous les coups du sort. On y trouve le reflet de l'activité du cerveau qui fut sans doute le mieux organisé du siècle et, au-delà de sa puissance, de son importance historique, je crois qu'on ne peut qu'y ressentir – est-ce sentiment personnel ? – une jubilation proprement esthétique.

Jean Van Heijenoort a précisé (réfutant un propos d'André Breton) que Trotsky, bien loin de dicter plusieurs lettres à la fois, détestait la confusion des tâches et exigeait que l'on aille jusqu'au bout de chacune d'elles par ordre d'importance[3]. L'erreur de Breton a une raison qu'il est aisé de comprendre à la lecture de ce premier tome des *Œuvres* : c'était la capacité de Trotsky de passer d'une tâche à l'autre, aussi différentes d'ampleur, de niveau et de champ qu'elles se soient placées : du règlement d'une question tactique pour tel ou tel pays (URSS, Allemagne, Espagne France...) au développement d'un problème théorique (ici le centrisme, le bonapartisme, le marxisme comme science, la force des armées dans la guerre, etc.) et, ceci fait d'enchaîner sur une fulgurante critique littéraire (aux quatre mois du premier volume appartiennent les célèbres critiques du *Voyage au bout de la nuit* et du *Fontamara* de Silone), façon à lui de se reposer avant de reprendre le martèlement de l'analyse politique de l'heure (le tournant de la situation internationale après la victoire de Hitler, la nécessité d'une nouvelle stratégie pour les révolutionnaires) en y insérant une leçon sur la manière de faire un journal illégal ou sur le devoir des révolutionnaires de militer dans les syndicats tels qu'ils sont. C'est cette succession rapide de changements de plan d'intervention dans une focalisation unique, ou autrement dit, la part faite à tous les aspects d'une stratégie révolutionnaire unique, que Breton a pu prendre pour une activité simultanée. Rien ne serait plus faux que d'y voir, à l'inverse, une dispersion. Tout au contraire, nous avons là la pratique même de la stratégie de la révolution permanente et l'unité serrée de la théorie de la pratique. Jamais, chez Trotsky, ne se brise l'unité du tout et des parties. Sans avoir le temps de développer, il rappelle nettement au professeur Sydney Hook (p. 124) : pas de pratique révolutionnaire correcte sans science de la réalité sociale, le *matérialisme historique*. Et le dirigeant révolutionnaire ne peut laisser de côté aucun aspect de cette réalité. Chaque élément, à chaque instant, doit entrer dans la totalisation, et il faut considérer comment le contingent peut modifier l'orientation du tout.

Le tournant de 1933

La date choisie pour commencer cette première série d'œuvres n'est pas arbitraire, c'est celle de l'événement qui, pour Trotsky (jugement que l'histoire confirmera), marque un tournant décisif dans l'histoire mondiale. En janvier, Adolf Hitler est devenu

chancelier du Reich. La nuit du 27 au 28 février, le Reichstag a brûlé et ç'a été le signal, pour les nazis, de la chasse aux communistes du KPD qui, après avoir laissé la route ouverte au fascisme qu'ils amalgamaient à la social-démocratie en le jugeant moins dangereux que cette dernière, ne résistent pas et, démoralisés, voient leur parti s'effondrer. L'Internationale communiste, désormais sous le joug de Staline, juge, elle, que son refus de front unique avec la social-démocratie a été correct et que la venue au pouvoir des nazis est un épisode qui va hâter l'heure de la révolution prolétarienne (p. 240). Trotsky, lui, qui s'est battu avec acharnement pour le front unique ouvrier et la lutte à mort contre le fascisme, comprend qu'en peu de temps le prolétariat allemand va être écrasé pour une longue période au bout de laquelle la guerre se dessine, inéluctable. Il la voit se profiler depuis 1931 et redouble maintenant ses recommandations pour que l'armée Rouge soit préparée avec soin et à marche forcée à faire face à l'offensive fasciste pour qui elle sera l'adversaire principal. Une dernière fois (lettre au BP du PCUS, p. 59), il offre au comité central du parti communiste de l'URSS la collaboration loyale de l'Opposition de gauche et la sienne propre pour la défense de la patrie socialiste au sein d'un parti redressé qui attribue à la gauche les garanties de la démocratie prolétarienne. Bien entendu cette lettre n'aura aucune réponse. Ce que Staline prépare, c'est l'extermination de toute opposition, y compris parmi ses propres partisans qu'inquiétent la défaite allemande, et déjà il cherche à amadouer Hitler.

Dès mars, Trotsky a compris que le Parti communiste allemand est devenu irredressable et qu'il faut abandonner la lutte à l'intérieur de celui-ci, se tourner maintenant, dans les dures conditions de l'illégalité, vers la construction d'un nouveau parti révolutionnaire. Mais faut-il généraliser cela à l'échelle internationale ? La discussion dessine trois courants dans l'Opposition internationale : 1. Maintenir la ligne qui a été réaffirmée en février, par la préconférence de l'Opposition de gauche internationale, de lutte pour le redressement des partis de l'Internationale communiste et de l'Internationale elle-même, maintenir cette ligne même pour le parti allemand; 2. Au contraire, généraliser la leçon sur la faillite du KPD au Komintern, abandonner la lutte pour son redressement et passer en même temps qu'à la construction d'un nouveau parti en Allemagne, à la construction de nouveaux partis d'une nouvelle Internationale; 3. Considérer que l'effondrement allemand, justement par son caractère effroyable va secouer tout le Komintern, donner de nouvelles chances à la lutte pour le redressement.

C'est cette dernière position qui est celle de Trotsky pendant quatre mois. La section allemande de l'Opposition se maintient un temps sur la première, puis passe sur la seconde, rejoignant la tendance dominante. Trotsky finalement s'y range aussi. S'est-il trompé pendant quatre mois ? Poser le problème en ces termes serait simpliste. La défaite du prolétariat a bien été une secousse sismique pour le mouvement communiste international (de nouveaux dirigeants s'en détachent, des courants entiers même) et aussi pour le mouvement ouvrier tout entier (des courants de gauche se détachent de la social-démocratie...), mais la stalinisation du Komintern est achevée, la défaite allemande elle-même la renforce. C'est cette double évolution qui convainc Trotsky que ses partisans en prise directe sur le mouvement des masses ont senti juste. En juillet, il proclame qu'il faut se tourner vers la construction d'une nouvelle Internationale. Même cet instant d'hésitation est instructif. La décision découle d'une pesée minutieuse, scrupuleuse des éléments d'une situation au moment ou un équilibre se rompt.

Leçons d'hier, valables pour aujourd'hui

Au long de ces années qu'il jugera bientôt celles où, au milieu des plus grandes difficultés matérielles (voir la lettre à Jan Frankel du 12 avril et celle à Henri Molinier du 14 mai), il a accompli le travail le plus important de sa vie, Trotsky est conscient qu'il forme une nouvelle génération de révolutionnaires. Les notes biographiques sur les trotskystes d'alors montre combien nombreux et de haute qualité sont ceux qui s'étaient rangés ou se rangent sous le drapeau du « bolchevisme-léninisme », mais dont hélas, les décimations successives seront impitoyables, pesant d'un poids trop peu souvent tenu en compte dans les difficultés ultérieures de développement de notre mouvement.

C'est cette conscience qui lui fait parler en maître en même temps qu'en dirigeant politique et, de chaque problème particulier s'élever au général.

Dans sa lutte pour le tournant, il donne l'exemple de comportement d'un dirigeant à l'égard de camarades plus jeunes et moins expérimentés mais qu'il estime pour leur courage et leur autonomie de pensée. Chez cet homme que l'on a tant peint comme autoritaire, hautain, voire cassant, et qui est en effet toute conviction, énergie et exigence de rigueur de pensée et de travail, que de tact, de diplomatie, de souci des règles de démocratie, de loyauté.

Certes, il hausse le ton à l'encontre du laisser-aller, de l'indécision, et plus encore de la moindre trace de compromis sur les principes, mais en même temps, sur les questions en débat, il met toute sa foi dans la rectitude de pensée et paie le prix, si lourd soit-il, pour que les décisions qu'il croit justes soient parfaitement acceptées dans une assimilation complète de ce qui les fonde.

Le tournant est le premier – et le plus important – que Trotsky aura à mener avec ses nouveaux partisans, et vers une tâche de quelle ampleur ! Construire de nouveaux partis révolutionnaires, une nouvelle Internationale communiste ! Nul ne sait mieux que lui que cela ne se fait pas à coups de baguette magique. Il ne s'agit pas de « proclamer » la nouvelle Internationale mais de la construire. Cependant, citant Lassalle, il écrit : « toute grande action commence par l'expression de ce qui est ». Et le fait majeur est que « l'Internationale communiste est morte pour la révolution ».

Contrairement à ce que l'on croit souvent, en 1933 les conditions sont loin d'apparaître comme toutes défavorables au regroupement d'une nouvelle force révolutionnaire internationale. Certes « une tendance ne peut remporter des victoires éclatantes dans des conditions où le prolétariat dans son ensemble subit les plus graves défaites ». Mais : « c'est précisément dans les périodes de reflux révolutionnaire que se forment les cadres trempés qui seront plus tard appelés à mener les masses dans le nouvel assaut » (p. 254). Et « dans chaque pays, il y a des milliers de révolutionnaires qui ont abandonné le parti officiel ou qui ont été exclus [...] Enfin, dans la situation de pourriture de la social-démocratie et d'effondrement du stalinisme se lève une jeune génération d'ouvriers à qui il faut un drapeau sans tache » (p. 283).

Trotsky va donc multiplier les efforts pour rassembler les petits partis nés de la décomposition de l'IC et de la social-démocratie, et dont les principaux sont le RSP de Hollande, dirigé par Henk Sneevliet, un indomptable lutteur, grande figure de l'IC de l'époque révolutionnaire, et le SAP allemand. La plupart de ces groupes et partis correspondent à la définition que Trotsky donne du centrisme, c'est-à-dire, qu'ils sont « en transition entre le réformisme et le marxisme, ou, ce qui n'est pas la même chose, entre le marxisme et le réformisme » (p. 213), qu'ils se caractérisent par une volonté de jouer les balanciers entre les grandes forces politiques du mouvement ouvrier et par une grande sensibilité aux manœuvres de séduction de ceux-ci, enfin par un refus d'approfondir les questions théoriques. Mais Trotsky, précisément à cause de ces caractéristiques, se refuse à « n'apprécier un mouvement centriste que sur ses déclarations et ses documents du

moment ». « Il faut, dit-il, avoir sous les yeux l'histoire de son développement et la direction de son mouvement. » Et se tournant résolument vers eux, il ne leur demande que des options claires sur les questions clefs. Il rappelle que la III[e] Internationale a recruté pour les neuf dixièmes, parmi les éléments centristes qui évoluaient vers la gauche » (p. 212).

Rien n'est plus étranger à Trotsky que les calculs manœuvriers et les intérêts boutiquiers : seuls les intérêts politiques de fond commandent les regroupements, l'accord sur « les problèmes fondamentaux [...] non pas de façon générale et sous forme abstraite, mais sur la base de l'expérience vivante de la génération présente du prolétariat mondial. »

A l'inverse, Trotsky n'a donc pas de respect religieux de textes valables de toute éternité, fût-ce de ceux dont il a contribué à l'élaboration. Ainsi, il commence le texte des « Onze points » de base principielle de l'Opposition, par le paragraphe suivant : « L'Opposition de gauche internationale se situe sur le terrain des quatre premiers congrès de l'IC. Cela ne signifie pas qu'elle s'incline devant chaque lettre de leurs décisions, dont beaucoup n'ont eu qu'un caractère temporaire, et qui, dans leurs conséquences pratiques, pour certaines, ont été réfutées par la pratique ultérieure. Mais tous les principes essentiels (rapport à l'impérialisme et à l'État bourgeois, la dictature du prolétariat, la paysannerie et les nations opprimées, les soviets, le travail dans les syndicats, le parlementarisme, la politique de front unique) demeurent aujourd'hui encore l'expression la plus élevée de la stratégie prolétarienne à l'époque de la crise générale du capitalisme » (p. 261).

Pour aborder le problème de l'unité, ce sont ces « Onze points », c'est-à-dire son programme « actuel » que l'Opposition internationale présente à ses partenaires : les éléments de la stratégie et non pas des références programmatiques abstraites.

Et quant à la question : « Quelles garanties avons-nous que la nouvelle relève révolutionnaire ne subira pas le même sort » que les précédentes ? A cette question que les éternels sceptiques nous reposent indéfiniment, blasés avant de commencer la lutte, Trotsky répond : « Ceux qui exigent d'avance des garanties devront en général renoncer à la politique révolutionnaire. »

La prévision contre la prophétie

Chez Trotsky, la capacité de prévision frappe toujours d'abord. Le premier volume des *Œuvres* ne fait pas exception à cette règle.

A la différence de la prophétie, la prévision a cette caractéristique qu'elle ne porte pas sur l'événement mais sur le phénomène, pas sur le fait mais sur les conséquences qui, de ce point de vue, peuvent connaître des traverses. Ainsi, quand Trotsky « prévoit » que la social-démocratie allemande peut « ressusciter sous un nouveau masque historique », le plus remarquable n'est pas que cela se soit produit, mais la compréhension, à bien plus longue portée que ce cas précis, de ce que « les partis opportunistes, qui tombent et s'écroulent si facilement sous les coups de la réaction, ressuscitent aussi facilement à la première renaissance politique » (p. 244), et cela parce que les défaites de la classe ouvrière auxquelles ils ont si puissamment contribué ne permettent justement pas à celle-ci d'en tirer toutes les leçons et favorise ainsi ce surcroît de la défaite qu'est le retour en arrière.

Nous savons aujourd'hui que la prévision de ce que Staline était menacé dans son pouvoir par la défaite du prolétariat allemand (p. 188) était une prévision juste et qu'il faillit en effet être « renversé » par Kirov soutenu par une majorité du CC stalinien. Mais, là, cette « menace » fut déjouée par Staline, intensifiant de façon effrénée son cours de terreur, en commençant par faire assassiner Kirov lui-même avant de se déchaîner contre ses propres partisans dans la mesure ou ils étaient des « centristes » et non pas encore de purs bureaucrates contre-révolutionnaires comme ceux qui vont venir alors.

La prophétie ne s'enseigne pas, la prévision marxiste, oui; et l'étude des prévisions de Trotsky est en fait l'étude de l'application magistrale du matérialisme historique.

Pour conclure provisoirement

Tous les lecteurs de notre presse se souviennent de la discussion que leva dans l'extrême gauche le problème de la saisie et de la remise en marche par ses ouvriers du quotidien portugais *Republica*. Ce débat s'étendit au problème général de la démocratie socialiste. En 1933, Trotsky donnait, à ce sujet, la solution à la fois théorique et pratique en une leçon infligée au SAP perdu entre démocratie abstraite et pseudo-radicalisme : « Il est possible qu'en Allemagne la dictature du prolétariat ait aussi à employer des lois d'exception contre les exploiteurs : cela dépend du moment historique, des conditions internationales, du rapport de forces intérieur. Mais il n'est pas du tout exclu qu'ayant pris le pouvoir, les ouvriers d'Allemagne se trouvent assez puissants pour accorder la liberté de

réunion, de presse également aux exploiteurs de la veille, c'est-à-dire *en rapport avec leur influence politique réelle ou non à la mesure de leur caisse : la caisse sera expropriée*[4]. Ainsi, même pour la période de la dictature du prolétariat, il n'existe pas en principe de base pour limiter à l'avance la liberté de réunion et de presse aux *seules* masses laborieuses. Le prolétariat peut être contraint de procéder à une telle limitation, mais ce n'est pas une question de principe »(p. 246).

« La politique ignore les formules absolues » dit-il ailleurs (p. 42). C'est qu'en effet elle est affaire de rapport de forces dans la lutte des classes.

Michel Lequenne

NOTES

1. Publications de l'Institut Léon Trotsky, EDI, Paris.

2. L'Institut, que préside Marguerite Bonnet et dont le directeur scientifique est Pierre Broué, s'est constitué pour établir les textes de Trotsky et les éditer méthodiquement.

3. J. Van Heijenoort, *Sept ans auprès de Léon Trotsky*, « Remarques sur quelques écrits touchant Léon Trotsky », p. 230 à propos des *Entretiens* d'André Breton.

4. Souligné par nous. Notons en passant que cela donne raison aux ouvriers de *Republica*.